

LES DÉASTRES QUI NOUS CONSTRUISENT

François Walter a publié en début d'année *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVI^e-XXI^e siècle*. Un livre essentiel pour comprendre comment les sociétés occidentales d'hier et d'aujourd'hui ont appréhendé les fléaux qui les ont affectées.

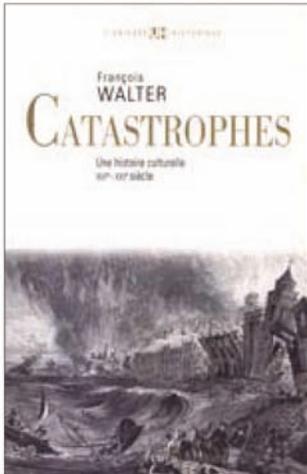
On plonge dans ce livre comme dans les eaux profondes d'un roman. Ce serait alors une sorte d'inventaire, à la manière de Perec, réunissant les histoires des désastres depuis le XVI^e siècle – premiers imprimés, donc premiers récits publiés – jusqu'à aujourd'hui. François Walter collectionne, rassemble et dissèque les catastrophes pour en décrire les aspects les plus surprenants, de l'effroi à l'émerveillement. Il relève la manière dont elles ont été perçues et utilisées par les artistes, les philosophes, les politiciens, par l'imaginaire collectif ou les médias. Il montre ainsi en quoi ces événements sont formateurs de nos sociétés et comment, en retour, évolue la manière dont ils sont expliqués pour être surmontés et éventuellement intégrés. « [C]haque société et chaque époque délimite différemment ce qui est considéré comme normal et ce qui paraît inacceptable, normal étant généralement associé à naturel. »

Une histoire des désastres

Derrière cette collection d'histoires, il y a donc une analyse des catastrophes et des représentations que l'on s'en fait. La catastrophe révèle un risque latent. On retrouve l'auteur dans sa description de la manière dont la notion de risque s'est développée. « Bien plus qu'une construction linéaire, ce sont les modes d'évaluation des dangers et les peurs qui y sont associées qui sont renégociés dans des contextes historiques eux-mêmes changeants. Toute société choisit ses risques et les recompose en fonction d'enjeux sociaux complexes. »

Face aux risques, l'être humain ne réagit pas de manière purement rationnelle. Forcément, il les appréhende aussi en référence à une morale et à une culture propres à sa société. « Cela implique que tout individu opère une sélection parmi les risques : il en craint certains et en ignore d'autres, en fonction de sa position sociale et de son système de valeurs. »

Les discours sur la catastrophe sont révélateurs de la société qui les appréhende, tout comme de la manière dont cette même société projette de gérer les risques futurs. François Walter décrit l'importance de l'étude de ces discours et des représentations qui dominent chaque moment de l'histoire.



« [L]es crises et les catastrophes sont avant tout des indicateurs pour une compréhension du monde. C'est à travers ce type d'événements que peuvent s'appréhender concrètement les réactions différenciées des catégories d'acteurs concernés, leurs représentations de l'extériorité et le sens qu'ils attribuent aux aléas de la vie. En ce sens, il y a un enrichissement progressif des significations conférées aux événements naturels. La légitimité de l'interprétation devient un enjeu, une occasion de rivalités entre ceux qui détiennent l'autorité de produire un discours théologique, scientifique, gestionnaire ou simplement narratif. »

François Walter dénonce d'emblée le schéma bi-polaire et à ses yeux réducteur qui présente les sociétés anciennes comme irrationnelles face aux dangers, tandis que les sociétés modernes, fortes de leurs connaissances scientifiques, sauraient les gérer. Cette polarité serait déterminée par le recours à la religion qui se trouve progressivement remplacé par la science. Mais l'auteur refuse l'idée que l'un se substitue à l'autre, il parle de superpositions : « Pas forcément perçues comme antagonistes, les lectures rationnelles et religieuses cohabitent dans la longue durée du XVI^e au XX^e siècle. »

Les « sociétés de la protection » caractérisent les collectivités anciennes, celles qui traitaient le danger de manière rétroactive. Elles sont devenues des « sociétés de la prévention », et ont alors cherché à se prémunir contre les risques notamment par les assurances, le calcul probabiliste et la technique. De là proviennent, par exemple, les normes de construction et les politiques de gestion du territoire. La nature que l'on avait tout lieu de craindre semble avoir été domestiquée.

Puis, la précaution supplante la prévention. « Depuis le milieu des années 1970, les risques ne sont plus simplement

le signe d'une généralisation d'un type de comportement rationnel dans un contexte d'insécurité, mais ils signalent la croissance d'un sentiment de méfiance vis-à-vis de l'action anthropique et ses conséquences sur l'environnement et la société. » Avec la perception de la finitude de la planète – une image popularisée par les clichés pris depuis la lune en 1969 – se généralise l'idée de la fragilité de la terre « dont on découvre chaque jour qu'elle est malade de ses hommes ». Une manière d'expliquer comment s'est établie la « société du risque » décrite par le sociologue allemand Ulrich Beck, une société qui a intériorisé les risques en pensant soumettre la nature et au sein de laquelle le progrès a généré de nouveaux espoirs mais aussi de nouvelles inquiétudes.

Pour une « culture du risque »

Ce livre est le fruit d'une analyse complexe qui mêle des observations au sujet d'un passé lointain avec des considérations plus contemporaines. Il s'agit d'un exercice important, d'une mise en perspective qui offre au lecteur la possibilité de prendre un recul critique par rapport à la manière dont les risques sont gérés aujourd'hui, recul qui permet aussi de tracer le chemin par lequel on en est arrivé là, chemin forcément discontinu, un parmi d'autres, car le texte de François Walter permet des détours et des allers et retours.

Tout en déconstruisant à la fois le discours rassurant des experts, le commerce qui tire profit de la peur et les fausses alertes écologiques, François Walter souligne l'incapacité actuelle de nos sociétés à « gérer culturellement » le traumatisme causé par les catastrophes. Si l'on sait de plus en plus les expliquer, il reste que l'on ne sait plus vraiment comment leur donner du sens collectivement. « Plus que jamais, ce sont les différents acteurs sociaux qui, en fonction de leurs conditions et des contextes, reconstruisent à leur usage et actualisent à travers des rapports de force ce que risques et catastrophes veulent dire. »

L'auteur propose finalement de reconnaître une véritable « culture du risque », qui réunirait les différentes représentations (aussi bien rationnelles qu'irrationnelles) de ce dernier. À côté du risque normalisé, avec son arsenal statistique et technique, survivraient ainsi les affects et les représentations symboliques qui lui donnent du sens. De la sorte, on retrouverait peut-être des pratiques collectives qui, à l'instar des rites funéraires délaissés, nous rappelleraient notre finitude et notre être-au-monde.

Julien Grisel, arch. EPFL
EPFL-ENAC – Archives de la construction moderne
SG 3312, Station 15, CH – 1015 Lausanne

FRANÇOIS WALTER, *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVIe-XXIe siècle*, Editions du Seuil, 2008

JULIEN GRISEL

Doctorant au sein des Archives de la construction moderne à l'EPFL, Julien Grisel s'intéresse au phénomène de la reconstruction suite à une catastrophe naturelle. Pour lui, la réflexion de François Walter vient confirmer l'idée que le projet architectural, dans ce contexte, doit s'inspirer, voire intégrer les discours sur la catastrophe. Au-delà de l'aspect rationnel et pratique de la reconstruction et de l'urgence dans laquelle elle se situe, le projet architectural fait partie de la « culture du risque » dont il est question dans l'ouvrage de François Walter.